FRC F
14183
Cote
Fre
1814

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR GARAT,

Après la lecture du message du Directoire exécutif qui annonce les nouvelles victoires de l'armée d'Italie, et son entrée à Naples.

Séance du 19 pluviose an 7.

Représentans du Peuple,

Sans doute c'est une grande témérité à moi d'avoir demandé la parole au moment où vous venez d'entendre plusieurs discours écrits, et écrits avec éloquence ! Ce n'est qu'au moment de me rendre au

THE NEWBERRY LIBRARY

Conseil que j'ai appris la nouvelle dont nous nous réjouissons en ce moment. Je n'ai pu donner, ni aucun ordre, ni aucune expression aux souvenirs et aux impressions que je me sens pressé de vous communiquer : mais, devant mes collègues et dans cet instant de réjouissance, je ne craindrai pas de les laisser s'épancher dans le même hasard où ils se présenteront à moi.

Enfin elle est sous la main puissante et protectrice des Français, cette ville où tant de complots ont été tramés contre notre République ! Un autre gouvernement a déja remplacé dans Naples ce gouvernement envers lequel le nôtre a été si loyal, si généreux.

Même parmi nos ennemis, personne aujourd'hui, en Europe, ne peut mettre en doute lequel du Directoire, ou du ci-devant roi de Naples a respecté tous ses engagemens ou les a tous violés : mais, par des faits qui me sont personnels, je puis donner, peut-être, une nouvelle force à cette conviction qui est déja uniforme et universelle dans l'Europe.

Envoyé au nom de la République auprès de Ferdinand, dépositaire alors de toutes les intentions, de tous les vœux du Directoire, j'atteste, et avec la foi due à un homme qui n'a jamais tremblé, dans la révolution, que devant l'idée de fausser sa conscience ; j'atteste devant toutes les nations et devant tous les gouvernemens, que mes lettres de créance mises sous les yeux de Ferdinand, et mes instructions les plus intimes et les plus secrètes, ne tenoient, au fond, qu'un seul et même langage. Ce langage étoit celui de la morale la plus pure, de la fidélité la plus religieuse à entretenir et à cimenter toutes les communications pacifiques. Le Directoire, bien digne en cela de représenter la souveraineté d'une République, traitoit de gouvernement à gouvernement, comme le particulier de la probité la plus sévère pourroit traiter avec d'autres

particuliers devant l'autorité suprême des lois et de la justice.

Arrivé à Naples, et pénétré de la dignité d'une mission si pure, j'y conformai mes moindres actions, mes moindres paroles : mais dans une cour accoutumée à tous les artifices de la diplomatie, on ne pouvoit croire à tant de sincérité et de vérité. Je fus entouré d'espions ; et ils ne me quittèrent plus. Quand je marchois à pied, ils marchoient à pied ; quand je montois en voiture, ils montoient en voiture. Je le savois, et j'étois loin d'en être seulement importuné. Il me paroissoit impossible que les rapports même de ces hommes si vils fussent autre chose que des témoignages rendus à la sincérité de mes protestations. J'aurois voulu ouvrir aux yeux de cette cour toutes mes dépêches et toute mon ame, pour lui donner quelque idée d'une République et d'un républicain.

Je lui rendrai même ici une justice au moment où elle vient de recevoir le châtiment de ses perfidies : elle ne resta point toujours insensible, j'ai dû le croire, aux preuves que je lui donnois chaque jour de l'accord parfait de mon langage et de ma conduite. On m'avoit vu arriver avec effroi ; on commençoit à m'écouter avec confiance. Au milieu de beaucoup de mécontentemens de ma part, et d'une correspondance très-active, dont chaque note et chaque lettre étoit comme une lutte, on me faisoit des concessions et des promesses qui n'étoient pas toutes simulées : j'avois obtenu l'élargissement d'un grand nombre de ces détenus entassés dans les cachots, parce qu'ils avoient été soupçonnés d'aimer nos principes révolutionnaires ; déjà les paroles étoient données de part et d'autre pour un traité de commerce fondé sur le principe d'une liberté indéfinie, pour un traité de commerce, par conséquent, infiniment avantageux aux deux peuples, mais sur-tout

à ce peuple napolitain qui laissoit périr autour de lui, dans une indolence si stupide, les trésors que veulent lui prodiguer le ciel et la terre. Enfin parmi les ministres de ce roi qu'on a depuis tant aveuglé, il y en avoit, j'en suis sûr, que je laissois, en partant, plus pénétrés du sentiment de notre force et de leur foiblesse, plus persuadés que, pour Ferdinand, le seul moyen de conserver son trône, étoit de garder et de remplir tous ses engagemens avec la République française.

Notre désastre d'Abouckir a tout changé. C'est cette victoire des Anglais, célébrée avec tant de folie à Naples, qui a perdu Ferdinand : les illuminations qui environnèrent alors de leur clarté les environs de son palais, furent en quelque sorte, comme des torches funéraires qui annonçoient l'extinction de sa puissance.

Oui, ce sont les Anglais qui ont poussé et précipité à tant de démence et à sa fin cette monarchie que la fortune, par la main de la France, sembloit conduire à un meilleur esprit et à une plus longue durée. Ainsi périront tous les rois abandonnés aux conseils de cette Angleterre, occupée autour de tous les trônes à faire de leur ruine un retardement à la sienne.

Pour nous, représentans du peuple, faisons de ce jour de triomphe un jour d'utiles leçons; recueillons, au sein même de la victoire, ces avertissemens sévères de l'expérience, auxquels il faut toujours prêter l'oreille pour avoir de longues prospérités.

Nous sommes toujours vainqueurs en Italie; mais c'est toujours par des prodiges; et si le génie des républicains est d'en faire toujours, la sagesse d'une grande République est de ne les rendre jamais nécessaires et indispensables.

Je parle de ce que j'ai vu; et j'ai vu par-tout en Italie nos moyens dans une disproportion effrayante avec nos entreprises; j'ai vu les soldats manquer à

nos armées, et ce qui est le plus nécessaire à des armées manquer à nos soldats.

Dans ce dénuement de moyens qui nous sont propres, on en cherche de tous les côtés autour de soi : on en trouve, mais c'est dans des contributions forcées; et l'Italie qui ne devroit que bénir les secours que nous lui portons, trop souvent les redoute. Alors la générosité de notre république, si bien constatée, et les bienfaits même de la liberté, deviennent des problêmes; on est prêt à blasphémer ce qu'on doit adorer.

O mes collègues des deux Conseils ! législateurs de la France ! je vous en conjure, ne perdez jamais de vue que le Directoire, dans ce moment, ne dirige pas seulement nos destinées, mais qu'il dirige ou prépare encore les destinées des plus belles parties de la terre. Ne souffrez point qu'il rétrécisse ses vues, qu'il les abandonne ou qu'il les dégrade faute de moyens d'exécution. Songez qu'à l'époque où nous nous trouvons, les retards et les refus sont la même chose. Portez un regard scrutateur et terrible sur l'emploi de tout ce que vous accordez au nom d'un peuple magnanime : mais songez que la magnanimité de ce peuple ne peut pas avoir de regret à des dépenses destinées à mettre l'Europe dans une meilleure situation, à faire arriver bientôt en France les richesses de l'univers. Nos dépenses peuvent aisément être calculées ; les accroissemens de richesses qu'elles doivent produire ne peuvent pas l'être.

Maîtres un instant de l'Italie pour la rendre à jamais indépendante et libre, voyez quels accroissemens d'influence et de puissance nous pouvons exercer sur le monde du haut de cette péninsule ! C'est de là que les Romains devinrent les arbitres de la terre : et ce n'est pas à leur forture, dont on a tant parlé, qu'ils furent redevables de leurs succès. L'Italie est comme un vaste

plateau élevé autour de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie qu'elle regarde et qu'elle touche comme pour en observer et en régler les destinées. Les Romains se servirent des avantages de cette situation pour ravager l'univers ; les Français s'en serviront pour en être les bienfaiteurs. Mais tant de prospérités et de vertus que nous avons presque sous la main, elles peuvent toutes nous échapper, si nous refusons ou si nous faisons attendre au gouvernement quelque chose de ce qui lui est nécessaire pour s'en saisir et les éterniser parmi nous.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Pluviose an 7.